

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 120-123

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# REVUE DU MOIS

C'est dans les premiers jours d'Avril que l'oeuvre du Simplon a été solennellement consacrée par la bénédiction liturgique des deux évêques de Novare et de Sion, en présence des ingénieurs de la colossale entreprise et devant une foule respectueuse et recueillie. A quoi bon dissimuler notre joie et notre consolation ? Autant nous admirons les conquêtes de la science et les merveilles du progrès, quand elles proclament et chantent l'ouvrier divin et quand elles se tournent à le glorifier davantage, autant nous sommes attristés de le voir oublié et méconnu par quelques uns de ses enfants. Ce n'est pas blesser la conscience des peuples que de lui donner des spectacles pareils à celui dont la Suisse et l'Italie viennent d'être les heureux témoins, et nous ne pouvons que féliciter hautement ceux qui le leur ont procuré.

Nous avons bien assez d'autres motifs d'angoisse et de crainte ; ne serait-ce que cette guerre, cette affreuse guerre d'Extrême-Orient où deux peuples, deux armées, vaillantes et courageuses, se livrent des combats de plus en plus meurtriers. Quand nous disions que les désastres de Moukden et les menées révolutionnaires de la Russie prolétaire ouvriraient les yeux au czar et amèneraient sur ses lèvres des paroles de paix, nous nous trompions nous même ; et les événements qui se sont déroulés depuis lors, ne nous permettent plus la moindre illusion. Vaincue sur terre, après avoir été une première fois vaincue sur mer, la Russie envoie de nouvelles escadres se mesurer avec la flotte rivale, et de nouveaux bataillons se reforment en Mandchourie pour les batailles de demain. Rien de pareil ne s'était encore vu dans l'histoire, et s'il y a eu, déjà, des guerres qui ont duré plus longtemps, il n'y en a pas encore eu de plus sanglante et de plus acharnée.

Pâques a donc eu le même réveil que Noël ! Et le cauchemar continue. Il semble même qu'il augmente, qu'il se complique, et qu'à Berlin comme à Paris, à Londres comme à Pétersbourg, on se demande si la paix européenne elle-même n'est pas menacée. Si accoutumés que nous soyons à entendre parler des voyages de Guillaume II et de ses croisières printanières, nous avons été surpris de le voir débarquer à Tanger, avec les allures d'un suzerain qui vient rappeler à ses sujets qu'ils peuvent compter sur lui contre quiconque viendrait leur imposer d'autre volonté que la sienne. Il a prononcé un discours « à la Guillaume » : cette palabre n'a pas été assez claire pour qu'on puisse y voir une provocation ; mais la France ne l'a pas entendu avec plaisir. Au Palais-Bourbon,

des députés d'un certain renom se sont même fait l'écho de l'opinion publique, et M. Delcassé a été si embarrassé, si étrange dans sa réponse, qu'il a failli payer de sa place et de son portefeuille, son manque de flair et de diplomatie. Il aurait dû, paraît-il, prévenir la démarche impériale, ou la débarrasser davantage de l'équivoque que ses explications n'ont pas réussi à lui enlever.

Ce n'était pourtant pas encore tout, car le ministre des affaires étrangères, au moment même où il était sur la sellette pour l'affaire du Maroc, se voyait l'objet d'une vive attaque de la part du Japon qui l'accusait, ni plus ni moins que d'avoir violé la neutralité en offrant, non seulement un abri momentané, mais un séjour prolongé à la flotte russe en route pour les eaux chinoises, où l'attend l'amiral Nebagotov. En apparence, tout le monde se déchire momentanément satisfait, les uns dans l'affaire du Maroc, les autres dans l'incident des petits bateaux ; mais qui nous dit qu'il s'est pas resté un peu de rancune en Allemagne et au Japon contre les Français et qu'elle n'entretienne contre eux une animosité dont nous aurons à parler bientôt ?

Comme on ne peut chasser deux lièvres à la fois, la Chambre française a dû interrompre, en l'honneur de ce pauvre M. Delcassé, la discussion sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat : cela n'a pas duré bien longtemps, mais assez pour calmer les ardeurs de ceux du Bloc qui auraient voulu offrir à la France, pour ses oeufs de Pâques, la rupture du Concordat. Ils se hâtent tant qu'ils peuvent et ils font diligence, comme on disait au XVII<sup>m</sup>e siècle; mais cela ne suffit pas, il y a par ci par là quelques « hic » auxquels ils restent accrochés. Ils veulent rompre, rompre à tout prix, coûte que coûte; et ils y arriveront : le Bloc n'a-t-il pas toujours réussi, et ne fait-il pas tout ce qu'il veut ? N'a-t-il pas à sa disposition les fonds secrets et l'appui des Loges ? Il ne reste plus qu'à savoir quand son but sera atteint, et nous le saurons toujours assez tôt.

Les cinq cardinaux français ont adressé une lettre collective à M. Loubet pour le prier d'intervenir auprès de ses collègues du ministère et lui faire voir les dangers et les inconvénients de la Séparation : il faut croire que la Constitution a empêché M. Loubet de répondre, car jusqu'ici il a fait le mort, et s'il a une opinion quelconque sur les graves problèmes qui s'agitent autour de lui, nous ne l'apprendront que par son testament. Il faut croire qu'il s'en lave les mains et qu'il n'aime pas à se créer des embarras : c'est une politique qui a cours depuis longtemps et qui remonte jusqu'à Ponce-Pilate ; bien des gens la pratiquent, et il faut leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font. S'ils le savaient, supposons-le charitablement, ils en rougiraient. Les violents, du reste, les batailleurs, les combatifs ne manquent pas ; et pour ne parler que de Limoges, les journaux nous ont appris les excès auxquels se sont

livrés les disciples de M. Jaurès et les lecteurs de l'« Humanité ». Du sang, des blessures, des coups, des barricades, rien que cela ! et les grèves, on n'arrive plus à les compter.

Ce n'est pas en France seulement, sachons le reconnaître, que les hommes « d'avenir » se démènent : ils viennent de se distinguer en Italie, par la nouvelle grève des chemineaux, et si nous ne les suivons pas sur toutes les routes, c'est que nous finirions par en rencontrer quelques-uns bien près de nous et nous préférons les « ignorer », ceux-là surtout ; il y en a déjà tant qui s'en occupent, et Dieu sait avec quel zèle, avec quelle activité ! A l'occasion du 1<sup>er</sup> Mai, nous les verrons et nous les entendrons. Beaucoup d'entre eux sont certainement convaincus de la justice de leur cause et poursuivent un idéal merveilleux ; mais combien, parmi eux, qui font trop de bruit pour être pris au sérieux ? Et combien d'autres qui, égarés par des doctrines mauvaises, pensent arriver au bonheur social en renversant la Croix que nous vénérons ces jours-ci ! Ils le disent, ils l'écrivent, ils le chantent et le prêchent sur les toits : on les laisse faire, et, dans certaines conditions, c'est logique.

Mais il serait tout aussi nécessaire de laisser faire les autres, ceux dont nous faisons partie, ceux qui n'admettent la restauration sociale qu'avec le retour aux principes chrétiens, et ce n'est pas toujours le cas, hélas ! D'autre part, nous avons quelquefois le regret de constater qu'avec d'excellentes intentions, certains démocrates chrétiens ne se souviennent pas assez des directions que deux papes leur ont données. Pie X a dû sévir tout récemment contre une fraction de l'école démocratique catholique italienne, car il lui semblait, avec raison, que dans le désir d'aller de l'avant, plus d'un de ceux qui passent pour des organisateurs et des chefs, faisait aux doctrines adverses de dangereuses et excessives concessions. Devant des avertissements venus de si haut, il n'y a plus que l'obéissance qui soit capable d'enrayer les mouvements inspirés par la passion ; mais il n'est jamais plus difficile d'obéir que lorsqu'on a déjà goûté au fruit défendu, et quand on obéit, on le fait avec amertume ou en murmurant, c'est ce qui est arrivé au delà des monts !

Le Souverain Pontife vient de publier une Encyclique sur l'Enseignement de la Doctrine chrétienne, et y indique les conditions dans lesquelles il doit être donné. L'importance de ce document pontifical n'échappera à personne : ce n'est pas une simple lettre, c'est un cri d'appel à la conscience chrétienne, c'est un acte qui a pour but de porter le véritable remède aux maux dont nous souffrons. D'une opportunité vraiment providentielle et d'une actualité attristante, étant donnée la profonde ignorance des principes chrétiens, l'intervention du pape est destinée à rappeler leur devoir à ceux qui ont charge d'âmes, non seulement

aux évêques et aux prêtres qui sont catéchistes par leur vocation, mais aux parents chrétiens et aux maîtres chrétiens qui partagent leur responsabilité.

Les journalistes catholiques n'ont pas le droit de se désintéresser du devoir que le pape remet en pleine lumière et nous ne pouvons qu'encourager les écrivains qui n'ont pas attendu une solennelle manifestation pour accorder une place prépondérante à des enseignements trop méconnus de nos jours. Au siècle dernier on a vu un pair de France et toute une pléiade de jeunes gens du meilleur monde revendiquer pour eux le titre de « maîtres d'école » ; l'un d'eux s'appelait Montalembert, et parmi les autres se trouvait Lacordaire. Serait-ce donc un si grand mal d'avoir des jeunes gens, appartenant à différentes classes de la société, se faire catéchistes comme les autres se faisaient maîtres d'école ? Et quel prêtre, quel curé ne tressaillirait pas de joie en voyant près de lui des collaborateurs de vingt ans ? Il n'y aurait même rien à changer aux associations qui existent déjà : il suffirait d'élargir le cercle de leur activité et inspirer un nouvel amour à des coeurs qui ne demandent qu'à aimer.

Cette revue allait être terminée quand nous avons été amené à assister, à l'église catholique de Lausanne, à la seconde réunion générale de la Fédération des Chanteurs Catholiques Vaudois. C'était comme l'année dernière, le lundi de Pâques, et comme l'année dernière, un magnifique succès a couronné l'effort des Chorales et des Céciliennes catholiques du beau canton de Vaud. Sous la magistrale direction du Curé de Vallorbe, Monsieur l'abbé Perriard, près de trois cents exécutants ont rendu, sans la moindre défaillance, une messe à trois voix de Filke et ont atteint, dans le Sanctus, à un degré de perfection très admiré des artistes présents à la cérémonie. Le Credo, le Te Deum, le Tantum et le Laudate Dominum de la fin ont été exécutés dans un plain-chant qui fait honneur à ces vaillants chanteurs et prouve que le « Motu Proprio » de Pie X a trouvé chez eux un véritable écho. Du haut de la chaire, M. Dupraz, révérend Curé d'Echallens a adressé un hommage bien mérité aux chanteurs et, dans un discours empreint lui-même d'un profond sens artistique, a rappelé la dignité des chanteurs paroissiaux, la mission qu'ils ont à remplir et les devoirs qui en découlent. De telles manifestations font du bien à l'âme et proclament la beauté du chant d'église quand c'est bien exécuté. *Vivant sequentes !*

L. W.